

□ DE LA LECTURE À L'EXPRESSION ORALE

1. Etudiez la structure de la nouvelle. Que représentent ses deux parties ? Justifiez votre réponse, les exemples à l'appui.

2. En vous appuyant sur le texte faites le plus de comparaisons possible.

3. Faites un bref commentaire pour chaque nom propre que l'on trouve dans le texte.

○ DE LA LECTURE À L'INTERPRÉTATION

1. Commentez la phrase finale.

2. Qu'est-ce qui fait l'effet des œuvres impressionnistes ?

3. Connaissez-vous des peintres russes à tendance impressionniste ?

LES VIOLETTES DU MERCREDI

Après la lecture de la nouvelle choisissez parmi les citations ci-dessous celle qui s'accorde le mieux avec le texte.

“ La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve et vous auriez vécu si vous aviez aimé.”

A. de Musset

“ Les années rident la peau. Renoncer à son idéal ride l'âme.”

Aphorisme anglais

“ Tout le malheur des hommes vient de l'espérance.”

A. Camus

- Oh! Jenny, restez !

Jenny Sorbier avait été, pendant tout le déjeuner, éblouissante. Dites avec le talent de la comédienne et comme rédigées par le génie de la romancière, anecdotes et histoires s'étaient enchaînées les unes aux autres, soudées par une verve inépuisable. Les convives de Léon Laurent, charmés, exaltés, vaincus, avaient eu l'impression de vivre, hors du temps, une heure enchantée.

- Non, il est presque quatre heures et c'est aujourd'hui mercredi... Vous savez, Léon, c'est le jour où je porte des violettes à mon amoureux.

- Quel dommage! dit-il de cette voix saccadée qu'il avait rendue célèbre à la scène. Mais je connais votre fidélité... Je n'insiste pas.

Elle embrassa les femmes, les hommes l'embrassèrent et elle partit. Dès qu'elle fut sortie, un chœur d'éloges s'enfla :

- Elle est vraiment extraordinaire ! Quel âge a-t-elle, Léon ?

- Pas loin de quatre-vingts ans. Quand, dans mon enfance, ma mère me conduisait aux matinées classiques du Français*, Jenny était déjà une Célimène glorieuse. Et je ne suis plus jeune.

- Le génie n'a pas d'âge, dit Claire Ménétrier... Quelle est cette histoire de violettes ?

- Tout un roman, qu'elle m'a révélé un jour... et qu'elle n'a jamais écrit... Mais je ne veux pas me risquer à conter après elle. La comparaison serait redoutable.

- Oui, la comparaison est redoutable. Mais nous sommes vos hôtes; vous devez nous distraire et relayer Jenny, puisqu'elle nous a lâchés.

- Bien ! Je vais donc essayer de vous raconter l'histoire

des violettes du mercredi. Je crains qu'elle ne soit beaucoup trop sentimentale pour le goût de notre temps...

- Allons ! dit Bertrand Schmitt. Notre temps a soif de sentiment. Il ne feint le cynisme que pour masquer ses nostalgies.

- Vous le croyez ?.. Soit !.. Je contenterai donc cette soif... Vous êtes tous ici trop jeunes pour vous souvenir de ce qu'a été, si longtemps, l'éclat de Jenny. Sa chevelure fauve, qu'elle dénouait volontiers sur les épaules admirables; son œil long, coulissé* ; sa voix mordante, presque dure, puis soudain brisée par la sensualité ; tout rehaussait une beauté saisissante et altière.

- Bonne tirade, Léon.

- Oui, mais qui date un peu... Merci tout de même... Elle eut son premier prix, au Conservatoire*, vers 1895 et fut aussitôt engagée à la Comédie-Française. Je sais, hélas, par expérience, que cette maison* illustre est difficile. Les emplois du répertoire ont leurs titulaires, qui les gardent jalousement. La plus délicieuse des soubrettes y peut attendre dix ans avant de se voir distribuer* les meilleurs rôles de Marivaux* ou de Molière. Jenny, grande coquette, se heurtait à des femmes puissantes et tenaces. Toute autre se fût résignée à marquer le pas* ou eût, après deux ans, émigré au Boulevard*. Telle n'était pas notre Jenny. Elle livra sa bataille elle y jeta tout ce qu'elle avait: son talent d'actrice, sa culture, sa séduction, son enivrante chevelure.

Très vite elle eut conquis dans la Maison* une place de premier rang. L'Administrateur ne jurait que par elle. Les auteurs l'exigeaient pour des rôles difficiles qu'elle

seule, disaient-ils, ferait accepter. Les critiques l'encensaient avec une incroyable constance. Le terrible Sarcey lui-même écrivait : " *Elle a des airs de tête, des inflexions à ensorceler un crocodile .*"

Mon père, qui l'a connue en ce temps-là, m'a dit qu'elle adorait son métier, en parlait avec intelligence et cherchait à en tirer des effets neufs et bouleversants. Le théâtre glissait alors à un réalisme assez naïf. Si Jenny devait, dans je ne sais quelle pièce, mourir empoisonnée, elle allait dans les hôpitaux, étudier les effets du poison. Quant à l'expression des sentiments, elle s'étudiait elle-même. Elle montrait, dès qu'il s'agissait de son art, l'absence de scrupules d'un Balzac lorsqu'il utilise, pour un de ses romans, ses propres passions ou celles d'une femme aimée.

Vous pensez bien qu'une fille de vingt-deux ans, d'une beauté somptueuse, et qui arrivait soudain à la gloire, fut courtisée. Des camarades tentèrent leur chance, et des auteurs, et des banquiers. L'un de ces derniers, Henri Stahl, devint son favori. Non parce qu'il était riche. Elle vivait dans sa famille et avait peu de besoins. Mais parce qu'il possédait, lui aussi, un grand charme et surtout parce qu'il offrait de l'épouser... Vous savez que ce mariage fut retardé par l'opposition des parents de Stahl, qu'il se fit après trois années et qu'il ne dura pas, l'indépendance de Jenny n'ayant pu s'accommoder des contraintes de la vie conjugale. Mais ceci est une autre histoire. Revenons à la Comédie-Française, aux débuts de notre amie... et aux violettes.

Imaginez le foyer des artistes, le soir de la reprise, par Jenny, de *La Princesse de Bagdad**, de Dumas fils. La pièce a ses défauts et à moi-même qui admire, pour leur solide charpente, *Le Demi-Monde**, *l'Ami des*

*Femmes**, *Francillon**, le Dumas excessif de *l'Etrangère** ou de *La Princesse* donne à sourire. Mais tous ceux qui ont vu Jenny dans ce rôle ont écrit qu'elle le rendait vraisemblable. J'en ai souvent parlé avec elle. L'étonnant est qu'elle y croyait : " A cet âge," m'a-t-elle dit, " je pensais assez naturellement comme une héroïne de Dumas fils et ça me semblait bizarre de jouer en pleine lumière ce qui se passait en moi, dans le plus caché de mon esprit." Ajoutez qu'elle pouvait, dans ce rôle, faire un effet de cheveux dénoués, d'épaules nues. Bref elle y était sublime.

La voici donc au foyer, pendant un entracte, après une ovation. On se presse autour d'elle. Jenny s'est assise sur une banquette, à côté d'Henry Stahl, et bavarde avec l'exaltation heureuse de la victoire.

- Ouf ! mon petit Henry... Me voici revenue sur l'eau ! Enfin je respire... Vous m'avez vue, il y a trois jours. Etais-je assez bas* ?.. Pouf ! Tout au fond de la mare. Je suffoquais... Et puis ce soir, houp ! Un violent effort et je remonte à la surface !.. Dites donc, Henry, si j'allais couler à pic* au dernier acte, si je n'allais pas pouvoir nager jusqu'au bout ? Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

L'huissier entra et lui remit des fleurs.

- De qui ?.. Ah ! de Saint-Loup... Votre rival, Henri... Mettez ça dans ma loge.

- Il y a aussi une lettre, Mademoiselle, dit l'huissier. Elle l'ouvrit et rit aux éclats :

- C'est d'un lycéen... Il me dit que, dans sa boîte, ils ont fondé un Jenny Club.

- Tout le Jockey*, dit Henri, est un Jenny Club.

- Les lycéens me touchent plus, dit Jenny. Et celui-ci termine par des vers... Ecoutez, mon cher :

Enfin pardonnez-moi mon humble poésie
Et ne méprisez pas mes rimes, en faveur
De mon sincère amour. Surtout, je vous en prie,
Ne dites rien au Proviseur.

Ce n'est pas charmant ?

- Vous allez lui répondre ?

- Non, bien sûr! Il y en a comme ça dix par jour. Si je me mettais à répondre, je serais perdue... Mais cela me rassure... Ces admirateurs de seize ans, je les garderai longtemps.

- Pas sûr... A trente ans, ils seront notaires.

- Et pourquoi les notaires cesseraient-ils de m'admirer ?

- Il y a encore ceci, Mademoiselle, dit l'huissier.

Il tendit à Jenny un bouquet de violettes de deux sous.

- Oh ! C'est trop gentil... Regardez, Henri... Il n'y a pas de carte ?

- Non, Mademoiselle... Le concierge m'a dit que cela a été déposé chez lui par un Polytechnicien* en uniforme.

- Ma chère, dit Henri Stahl, mes compliments... Emouvoir ces " têtes à x* " n'est pas facile.

Elle respira longuement les violettes.

- Elles sentent très bon... Voilà les seuls hommages qui me font plaisir... Je n'aime pas le public, mûr et béat, qui vient me voir mourir à minuit comme il se rend à midi au Palais-Royal*, pour entendre partir le canon.

- Le public est sadique, dit Stahl. Il l'a toujours été... Les jeux du cirque.. Quel succès aurait une comédienne qui avalerait un cent d'aiguille !

Elle rit :

- Et celle qui avalerait une machine à coudre ? dit-elle, ce serait le dernier mot de la gloire.

On criait : " *En scène !* " Elle se leva :

- Allons, à tout à l'heure! Je vais avaler mon cent d'aiguilles.

Et voilà, d'après le récit de Jenny, comment l'aventure commença.

Le mercredi suivant, de nouveau, pendant le dernier entracte, l'huissier, avec un sourire, vint apporter à Jenny un petit bouquet de violettes.

- Tiens ! dit-elle. Est-ce encore mon Polytechnicien ?

- Oui, Mademoiselle.

- Comment est-il ?

- Je ne sais pas, Mademoiselle. Faut-il demander au concierge ?

- Non ; cela n'a aucune importance.

La semaine suivante, elle ne joua pas le mercredi, mais quand elle arriva, pour répéter, le jeudi, le bouquet de violettes, un peu fané cette fois, était dans sa loge. En sortant, elle s'arrêta chez le concierge:

- Dites-moi, Bernard, mes violettes ? Elles venaient du même jeune homme ?

- Oui, mademoiselle... C'est la troisième fois.

- A qui ressemble-t-il, ce Polytechnicien ?

- Il est gentil.. Très gentil.. Un peu maigriot, les joues creuses, les yeux battus. Une petite moustache brune. Un lorgnon... Ça fait drôle, avec l'épée... Ma foi, Mademoiselle, il a l'air bien épris, ce jeune homme. Il me tend son bouquet de violettes en disant : " Pour Mlle Jenny Sorbier ", et il rougit...

- Pourquoi vient-il toujours le mercredi ?

- Mademoiselle ne sait pas ?.. Le mercredi est le jour de sortie des Polytechniciens. Tous les mercredis, le parterre et les galeries en sont pleins... Chacun avec une jeune fille.

- Le mien a sa jeune fille ?

– Oui, Mademoiselle, mais c'est sa sœur. Ils se ressemblent que c'en est frappant...

– Pauvre garçon! Si j'avais du cœur, Bernard, je vous dirait de le faire monter au moins une fois au foyer, pour qu'il puisse me remettre lui-même ses petites violettes.

– Ça vraiment, je ne le conseille pas, Mademoiselle... Ces amoureux de théâtre, tant qu'on ne s'en occupe pas, ils sont sans danger. Ils admirent les actrices de loin, sur la scène, et cela suffit à les contenter... Si on leur accorde le plus petit signe d'attention, alors ils s'accrochent, et ça devient terrible... Qu'on leur donne le bout des doigts, ils veulent la main... Qu'on leur donne la main, ils exigent le bras... Oui, Mademoiselle, vous riez mais, moi, j'ai l'expérience... Il y a vingt ans que je suis ici. Ah! j'en ai vu, dans cette loge, des jeunes filles amoureuses... Et des garçons toqués... Et des vieux messieurs... J'ai toujours accepté les fleurs, les billets, mais pour les laisser monter, rien à faire!

– Vous avez raison, Bernard... Soyons insensibles, prudents et cruels.

– C'est pas de la cruauté, Mademoiselle; c'est du bon sens.

Des semaines passèrent. Chaque mercredi Jenny recevait son bouquet de deux sous. Dans la Maison, on connaissait maintenant l'histoire. Une camarade dit à Jenny :

– Je l'ai vu, ton Polytechnicien... Il a une charmante tête romantique. Un garçon fait pour jouer *Badine**, ou *le Chandelier**.

– Comment sais-tu que c'était le mien ?

– Parce que je me suis trouvée, par hasard, chez le concierge au moment où il apportait ses fleurs en disant

timidement : “ Pour Mlle Jenny Sorbier, s'il vous plaît... C'était touchant. On devinait le garçon très intelligent, qui a peur d'être ridicule et pourtant ne peut s'empêcher d'être ému... Un instant, j'ai regretté qu'il ne vienne pas pour moi; j'aurais remercié, consolé... Note qu'il ne demandait rien, mais même à te voir... Mais si j'étais toi...

– Tu le recevrais ?

– Oui, un instant... Voilà des semaines que ça dure. Et les vacances arrivent. Tu vas partir... Donc pas de risque qu'il s'incruste...

– Tu as raison, dit Jenny. C'est une folie que de mépriser les admirateurs au temps où ils sont nombreux et jeunes, pour courir après eux, trente ans plus tard, quand ils deviennent rares et chauves.

Ce soir-là, en sortant, elle dit au concierge :

– Bernard, mercredi prochain quand ce Polytechnicien viendra avec ses violettes, dites-lui de me les apporter lui-même après le trois... Je joue le *Misanthrope*. Mon rôle a une seule robe. Je monterai dans ma loge et je l'y recevrai... Non ! Je l'attendrai dans le couloir, au pieds de l'escalier... Ou peut-être au foyer.

– Bien... Mademoiselle ne craint pas ?..

– Qu'y a-t-il à craindre ? Je pars en tournée dans dix jours, et d'ailleurs ce jeune homme est bouclé par son Ecole*.

– Très bien, Mademoiselle... Moi, ce que j'en disais...

Le mercredi suivant, malgré elle, Jenny joua Célimène* pour l'inconnu, avec un vif désir de plaire. En remontant à l'entracte, elle se sentait intéressée, presque anxieuse. Elle s'assit au foyer et attendit. Autour d'elle circulaient quelques habitués. L'Administrateur parlait avec Blanche Pierson, alors rivale de Jenny. Mais aucun

uniforme noir et or ne se montra. Nerveuse, impatiente, elle courut chez les huissiers :

- On ne m'a pas demandée ?

- Non, Mademoiselle.

- C'est mercredi et je n'ai pas reçu mes violettes. Bernard a-t-il oublié de les faire monter ?.. Ou y a-t-il eu un malentendu ?

- Un malentendu, Mademoiselle ?.. Quel malentendu ?.. Voulez-vous que j'aille voir chez le concierge ?

- Oui, s'il vous plaît... Ou plutôt, non ! Je verrai Bernard en m'en allant.

Elle se moqua d'elle-même : " Quels étranges animaux nous sommes ", se disait-elle. " Pendant six mois, c'est à peine si j'ai prêté attention à tant de discrète fidélité et soudain, parce que l'hommage dédaigné me manque, me voici troublée comme si j'attendais un amant... Ah ! Célimène*, que tu regretteras Alceste* quand il t'aura quittée avec son grand chagrin ! "

Après le spectacle, elle entra chez le concierge :

- Et alors, Bernard ? Mon amoureux ! Vous ne me l'avez pas envoyé ?

- Mademoiselle, c'est comme un fait exprès. Il n'est pas venu aujourd'hui... Première fois que Mademoiselle accepte de le recevoir ; premier mercredi, depuis six mois, qu'il manque à l'appel.

- C'est extraordinaire ! Croyez-vous qu'on ait pu le prévenir et qu'il se soit effrayé ?

- Certainement non, Mademoiselle... Personne n'était au courant que Mademoiselle et moi... Mademoiselle n'a rien dit ?.. Moi non plus... Je n'en ai même pas parlé avec ma femme.

- Alors comment expliquez-vous ?..

- Je n'explique pas, Mademoiselle... Il y a des hasards...

Peut-être se sera-t-il lassé ? Peut-être a-t-il été malade ?.. On verra mercredi prochain.

Mais le mercredi suivant on ne vit pas ni Polytechnicien, ni violettes.

- Que faire, Bernard ?.. Croyez-vous qu'on pourrait le retrouver par ses camarades... Ou par le général commandant l'Ecole ?

- Et comment, Mademoiselle ? Nous ne savons même pas son nom.

- C'est vrai... Ah! que cela est triste! Tout est raté, Bernard.

- Mais non, Mademoiselle... Vous avez eu une grande année ; vous allez partir en tournée; encore des succès... C'est pas raté, ça, tout de même !

- Vous avez raison. Je suis une ingrate... Seulement j'aimais bien mes violettes du mercredi.

Le lendemain, elle quitta Paris; Henri Stahl la suivit dévotement. Dans chaque hôtel, Jenny trouvait sa chambre pleine de roses. Quand elle revint à Paris, elle avait oublié son mathématicien romantique.

Ce fut un an plus tard qu'elle reçut une lettre d'un colonel Genevrière, qui lui demandait un rendez-vous, pour affaire personnelle. La lettre était correcte et digne; il n'y avait aucune raison pour refuser l'entrevue demandée. Jenny pria le colonel de venir la voir chez elle, un samedi après-midi. Il vint en civil, vêtu de noir. Elle l'accueillit avec l'aisance gracieuse qu'elle devait à la scène autant qu'à la nature, mais son attitude, comme il était naturel, exprimait une muette interrogation : " Que lui voulait ce visiteur inconnu ? " Elle attendit.

- Je vous remercie, Mademoiselle, de m'avoir reçu. Je ne pouvais guère expliquer, par lettre, l'objet de ma visite.

Si je me suis permis de vous demander un rendez-vous, ce n'est pas l'homme qui a eu cette audace, c'est le père... Vous me voyez vêtu de noir. Le deuil que je porte est celui de mon fils, le lieutenant André Genevrière, tué à Madagascar, il y a deux mois.

Jenny fit un geste, comme pour dire : " Je compatis de tout cœur, mais..."

- Vous ne connaissiez pas mon fils, Mademoiselle... Je le sais... Mais lui vous connaissait et admirait... Cela va vous paraître à peine vraisemblable... et pourtant ce que je vais vous dire est vrai... Vous étiez l'être du monde qu'il admirait et qu'il aimait le plus...

- Je crains de comprendre, colonel.... Il vous l'avait dit?

- A moi ? Non... Il l'avait dit à sa sœur, qui était sa confidente... Tout avait commencé un jour où il était allé, avec elle, voir une représentation du *Jeu de l'Amour et du Hasard*... Mes enfants étaient revenus en parlant de vous avec enthousiasme : " Tant de pudeur délicate", disaient-ils, "tant d'émouvante poésie..." Enfin mille choses qui étaient vraies, je n'en doute pas, mais auxquelles l'ardeur de la jeunesse, son besoin d'absolu... Mon pauvre fils était un romanesque et un romantique.

- Mon Dieu! s'écria Jenny, c'est donc bien lui qui ?..

- Oui, Mademoiselle. Le Polytechnicien qui, tous les mercredis, pendant un an, vous apporta un bouquet de violettes était mon fils André... Cela aussi, je le tiens de ma fille... J'espère que cet enfantillage, qui était un hommage, ne vous avait pas déplu ?.. Il vous aimait tant, vous, ou peut-être l'image qu'il avait formée de vous... Les murs de sa chambre étaient couverts de vos portraits... Que de démarches sa sœur a faites, chez vos photographes, pour lui en offrir un de plus !.. A

l'Ecole ses camarades le blaguaient sur cette passion... " Ecris-lui donc ! " disaient-ils.

- Que ne l'a-t-il pas fait ?

- Il l'a fait, Mademoiselle, et je vous apporte toute une liasse de lettres qui ne furent jamais envoyées et que nous avons retrouvées, après sa mort.

Le colonel tira de sa poche un paquet qu'il remit à Jenny. Elle me l'a, un jour, montré; l'écriture est fine, rapide, difficile... Une écriture de mathématicien; un style de poète.

- Vous garderez ces lettres, Mademoiselle; elles vous appartiennent... Et vous excuserez cette étrange démarche... J'ai cru la devoir au souvenir de mon fils... Il n'y avait, dans le sentiment que vous lui aviez inspiré, rien d'irrespectueux ni de léger. Vous représentiez pour lui la perfection, la grâce... Et je vous assure qu'André était digne de son grand amour.

- Mais pourquoi n'a-t-il pas demandé à me voir ? Pourquoi n'ai-je pas moi-même tenté de le rencontrer ?.. Ah! je m'en veux... Je m'en veux.

- N'ayez aucun remords, Mademoiselle... Vous ne pouviez deviner... Si André a demandé, dès sa sortie de l'Ecole, à partir pour Madagascar, ce fut à cause de vous, certes... Oui, il avait dit à sa sœur : " Ou j'échapperai, par l'éloignement, à cette passion sans espoir ; ou je ferai de grandes choses, et alors..."

- N'était-ce pas déjà de grandes choses, dit Jenny, que cette fidélité, cette persévérance et cette discrétion !

Puis, comme le colonel se levait, elle prit ses deux mains :

- Je crois que je n'ai rien fait de mal, dit-elle, et pourtant... Et pourtant il me semble que j'ai, moi aussi, des devoirs envers cette ombre, hélas! insatisfaite...

Ecoutez, colonel, dites-moi où votre fils est enterré... Je vous jure que, jusqu'à ma mort, j'irai placer, chaque mercredi, un bouquet de violettes sur sa tombe.

- Et voilà pourquoi, conclut Léon Laurent, voilà pourquoi pendant toute sa vie, notre Jenny, qui passe pour sceptique, désabusée, certains disent même cynique, a, chaque mercredi, quitté amis, travail et même amour, pour aller, seule, au cimetière Montparnasse, sur la tombe d'un lieutenant qu'elle n'a jamais connu... Vous voyez que j'avais raison et que cette histoire est trop sentimentale pour notre temps.

Un silence passa, puis Bertrand Schmitt dit :

- Il y aura toujours du romanesque au monde pour ceux qui en sont dignes.

□ POUR L'ÉTUDE DU TEXTE

1. Quels éléments sont révélateurs :

- a) du talent et du succès de Jenny.
- b) de l'amour du jeune homme ?

2. Relevez toutes les marques de temps. Quelle période recouvre l'histoire ?

□ DE LA LECTURE À L'EXPRESSION ORALE

1. Expliquez le titre de la nouvelle.

2. Étudiez la composition de la nouvelle. Qu'a-t-elle de particulier? Chez quels auteurs peut-on trouver une composition pareille?

3. Quel est le point culminant de l'histoire? Comparez la partie qui le précède avec celle qui le suit. Essayez de relever le plus d'exemples possibles.

4. Comment voyez-vous, à travers la nouvelle, Jenny et son admirateur ? Justifiez votre réponse à l'aide des exemples concrets.